

Pékin 2008

Les forçats des JO

Pour une poignée de yuans, des paysans arrachés à leurs terres et transformés en ouvriers font avancer à marche forcée le chantier olympique chinois. Reportage de Jordan Pouille qui a réussi à déjouer la surveillance pour s'infiltrer sur le site.

«NIAO CHAO»
Le futur stade où se déroulera la cérémonie d'ouverture.



GIGANTISME Le stade conçu par le bureau d'architectes bâlois Herzog & de Meuron.



CHANTIER 8000 ouvriers travaillent douze heures par jour, six jours sur sept.

Les Pékinois le surnomment le «Niao Chao» à cause de son armature d'acier de 32 000 tonnes aux allures de nid d'oiseau gigantesque. Quand le vent souffle du nord, il en sort un bruit métallique que l'on entend dès le petit matin jusqu'au Palais de la Cité interdite, à une dizaine de kilomètres de là. Ce son intrigant témoigne de l'intense activité qui règne dans les entrailles poussiéreuses du futur Stade national où se déroulera la cérémonie d'ouverture le 8 août 2008 à 8 heures du

soir: en Chine, le chiffre 8 est un symbole de prospérité.

Ce sont d'ailleurs 8000 ouvriers qui travaillent sur le chantier olympique s'étendant à perte de vue. Et pas facile de savoir dans quelles conditions. Chaque parcelle de terre, même vierge, est le territoire de gardiens en uniforme. Et, à la demande du comité d'organisation des Jeux, même les immeubles voisins sont surveillés.

Il n'est cependant pas impossible de pénétrer à l'intérieur du site. A condition,

toutefois, de négocier le passage avec les gardiens en flattant leur ego ou en leur offrant une cigarette. Mais attention: pas de casque, pas de stade! Deux lycéens pékinois, dont l'oncle contremaître a promis l'accès au stade s'ils ramènent de bonnes notes de l'école, vont jouer les intermédiaires. Grâce à eux, après une heure de palabres, nous récupérons trois vieux casques fissurés et nous partons à la rencontre des ouvriers.

Originaires du nord du Hunan pour la plupart, ils ont quitté leurs champs et les mauvaises récoltes pour gagner le nord de la capitale, entre les périphériques 4 et 5, et s'improviser maçon, soudeur ou manutentionnaire le temps de préparer les Jeux. Depuis plus de trois ans, ils érigent le Stade national mais aussi le village des athlètes, le bâtiment des médias, le gymnase ou l'immense piscine olympique, le tout demeurant caché derrière une épaisse muraille de palissades bleues. A leurs familles, que ces ouvriers ne voient qu'une semaine par an pendant les festivités du nouvel an chinois, la télévision régionale répète sans cesse: «Les travailleurs du Hunan sont très fiers d'être la principale communauté à œuvrer dans le Stade national.»

Sur le chantier, pas le temps d'afficher cette fierté car le labeur est dur: «Nous travaillons douze heures par jour, six jours sur sept», explique Zhang, grutier de 51 ans. Devant ses jeunes collègues, il ose à peine murmurer son salaire. C'est seulement à l'abri des regards qu'il nous montre sa fiche de paie: un petit bout de papier sur lequel est griffonnée la somme de 50 yuans par jour (8 fr. 50), de laquelle sont prélevés les 8 yuans (1 fr. 35) destinés à payer la cantine. Soit un peu moins de 195 francs par mois: moins que le salaire minimal en vigueur à Pékin, mais une belle somme malgré tout pour ces «gong ren» (ouvriers migrants).

Pour nourrir leurs familles, ces derniers ne rechignent pas à travailler sept jours sur sept; la paie n'en sera que plus grande et les délais exigeants fixés par les chefs d'équipe auront plus de chances d'être respectés. De fait, avec une capacité de 91 000 places, le stade devrait être achevé en mars 2008. «La piscine, quant à elle, doit être terminée au plus tard à la fin de cet été», précise un ingénieur irlandais venu installer l'équipement électronique pour le bassin high-tech.

Entre ces deux chantiers olympiques, au milieu d'un terrain cabossé par



GARDIENS Il est possible de négocier l'entrée sur le stade moyennement quelques flatteries ou une cigarette.

les bulldozers, des dizaines de préfabriqués blancs hébergent les contremaîtres chinois et les vigiles. Ce sont des logements d'appoint au confort spartiate: douze lits superposés dans chaque container, sans eau courante ni chauffage. Quant aux ouvriers, ils dorment aux abords du chantier, dans des immeubles de bureaux loués et convertis en dortoirs par la Beijing Chengjian, qui compte déjà l'aéroport international de Pékin, la nouvelle tour CCTV, le Théâtre national ou le réaménagement de la place Tien An men à son tableau de chasse, et qui a décroché le marché du site olympique. Tous les matins, dès 5 h 30 et par vagues successives, les ouvriers quittent leurs immeubles dortoirs et s'arrêtent à la cantine pour remplir leur gamelle de *chao fan* (riz cuisiné) et leur thermos d'eau chaude.

A cette heure-là, insensible aux premiers coups des marteaux-piqueurs, Xiaolong dort encore. A 17 ans, il travaille dans l'équipe de nuit. Parce qu'il est mince et agile, son chef l'a «muté» sur le toit du stade, à 70 mètres du sol. Mais il est furieux: la veille, un vigile l'a surpris en train de pénétrer sur le chantier sans son casque. Alerté, son chef lui a immédiatement infligé une amende de 200 yuans (34 francs) soit quatre jours de travail en moins sur sa prochaine paie. Faute de syndicat, Xiaolong ne dispose d'aucune voie de recours.

C'est faire beaucoup de zèle pour une simple coquille jaune alors qu'elles sont bien rares les entreprises sous-traitantes du chantier olympique à fournir gants et chaussures renforcées à leurs ouvriers. Résultat: Xiaolong travaille les mains nues et en baskets, qu'il pleuve ou qu'il vente. Comme ce soir où nous l'avons rejoint sur le toit du stade après avoir émergé sur le carnet d'un énième gardien, amusé par le «laowai» (étranger) casse-cou.

Tout là-haut, en équilibre instable au sommet du stade que balaient de fortes rafales, Xiaolong doit maintenant souder l'armature métallique qui supportera de larges panneaux lumineux destinés à afficher les résultats. A une cadence soutenue s'il ne veut pas louper le repas de 21 heures. Puis il se hissera à nouveau sur le sommet du stade pour n'en descendre qu'à minuit. Sans oublier son casque...

PROMESSES NON TENUES Pour lui et tous les autres, pas de jours fériés ni de vacances; certains manœuvres ignorent même quand se termine leur contrat. En revanche, ils sont sûrs d'une chose: ils sont loin des sept heures quotidiennes annoncées par l'agence de presse chinoise Xinhua qui, dans une dépêche de l'été 2006, se faisait l'écho d'autres promesses tout aussi aguicheuses mais également non tenues: «Le gouvernement prévoit des boisons fraîches et des glaçons pour désaltérer les ouvriers quand il fait trop chaud, avec des pauses déjeuner de trois heures pour éviter de les faire travailler sous la canicule.»

Ici, les affiches rappelant les règles élémentaires de sécurité sont punaisées jusque dans les douches des ouvriers,



DORTOIRS Les contremaîtres et les vigiles vivent dans des logements d'appoint au confort spartiate: douze lits superposés dans chaque container, sans eau courante ni chauffage.

mais l'accident de travail reste tabou. Officiellement, 3000 inspecteurs s'assurent de la bonne préparation des JO. Et, à l'intérieur du chantier, les pompiers du Stade national sont formels: «Aucun accident majeur en deux ans.» Ils racontent volontiers leur intervention, en début de journée, pour aller éteindre un feu de matelas causé par un chauffage d'appoint défaillant. Mais, sur le chantier, on se montre beaucoup moins loquace pour évoquer les six ouvriers ensevelis dans l'effondrement, survenu le 1^{er} avril, d'une portion du tunnel de la nouvelle ligne de métro qui déposera les visiteurs à l'intérieur du site olympique. Un «accident» que l'entreprise a d'abord tenté de dissimuler.

A côté du Stade national, un autre chantier retient l'attention. De la boue jusqu'aux genoux, des ouvriers arrosent sans discontinuer les parois translucides du «Sui Li Fang» ou «cube d'eau», l'immense piscine olympique au design futuriste et financée par de riches Chinois expatriés. Composée d'alvéoles bleues, sans fenêtre, la structure en acier et téflon imaginée par des architectes australiens avait été présentée à la presse en décembre dernier, lors d'une visite soigneusement encadrée. A la lumière du jour et devant les caméras, un travailleur avait

fièrement annoncé: «On attend tous avec impatience l'ouverture de ces JO. C'est ça qui nous fait avancer!»

Affairés à l'aménagement des bassins, lui et ses camarades travaillent désormais courbés, dans l'obscurité et la poussière, sous un amoncellement de poutres métalliques et d'échafaudages. De temps à autre, des vigiles se signalent en éclairant le visage des ouvriers avec leurs lampes torches. Parfois, on les entend aussi hurler du haut de leur mirador: «Laowai bude runeil!» (Les étrangers ne sont pas admis!). Moins scrupuleux, un vigile propose une parade: «Je ne peux pas vous laisser entrer. Ici, c'est mon territoire. Mais si vous passez par-dessus le muret, juste à côté, ça ne me pose aucun problème...» Pendant ce temps, un manège de berlines aux vitres fumées s'organise à l'entrée du chantier. A l'intérieur se pressent des ingénieurs ou des membres du gouvernement: vers 17 h, tout le monde vient s'assurer de l'avancement des travaux. Mais il en faut plus pour perturber les ouvriers. Comme par exemple cette forte odeur de poivre qui se répand à travers les fenêtres de la cantine. Un parfum de nourriture qui sent bon la fin de journée au chantier olympique. | R.É.D.

QU'EN PENSENT HERZOG ET DE MEURON?

Le bureau d'architectes bâlois Herzog & de Meuron a conçu le projet de Stade national de Pékin. Nous leur avons demandé par courriel ce qu'ils pensent des difficiles conditions de travail évoquées dans l'article ci-contre et s'ils estiment que cela les concerne. Voici leur réponse:



Les architectes Jacques Herzog et Pierre de Meuron

«Nous ne pouvons répondre à ces questions que sur la base des expériences faites jusqu'ici. La réalisation progressive du Stade national fait l'objet d'un immense enthousiasme. Tous ceux qui participent à la construction, ceux que nous connaissons personnellement et ceux que nous avons appris à connaître sur les chantiers, sont très fiers de participer à ce projet et d'apporter leur contribution au nouveau stade olympique.» | R.É.D.

Les ouvriers migrants sont payés un peu moins de 195 francs par mois: moins que le salaire minimal en vigueur à Pékin.